

optimum. Mars 2001

NICK TOSCHES, L'AMI AMÉRICAIN

Biographe, essayiste, romancier, pape du néo-journalisme américain, collaborateur de « Vanity Fair », Nick Tosches a trempé sa plume ombragée dans les mille feux de la vie pour en extraire une œuvre unique et vitriolée. Martin Scorsese s'apprête à porter à l'écran sa biographie de Dean Martin. Nous, nous avons suivi Nick Tosches, chez lui, à New York.

Par Thomas Erber. Photos Kristine Larsen.

New York, 16 janvier 2001. Tribeca Grand Hotel, chambre 609.

Nick Tosches m'a conseillé de descendre dans cet hôtel situé à quelques blocs de chez lui. Un message m'accueille : « Thomas, je vous appellerai en fin d'après-midi pour vous emmener à ma troisième leçon de tango. » L'idée d'aller à un cours de tango avec celui pour qui le fil de la vie fut coupé plus d'une fois me laisse perplexe. Mais à bien y repenser, on se dit que finalement, pourquoi pas... Toujours là où on ne l'attend pas vraiment. Garant d'une certaine forme de contre-culture américaine - devenue la seule culture survivante et singulière de l'Amérique - Tosches est celui qui renoua à travers deux de ses livres, *Country et Héros oubliés du rock and roll*, avec les origines de la musique populaire de son pays et certains de ses héros magnifiquement inconnus. Il connaît sa première heure de gloire à l'aube des années quatre-vingt avec *Hellfire*, une biographie décapante de Jerry Lee Lewis. Quelques années après, le voici salué comme l'un des meilleurs du polar noir. A l'instar d'un Puzo ou d'un Bunker. Un parcours qui laisse plus véritablement présager d'une rencontre au fond d'un bar miteux de Newark que dans un cours de tango. Pour Newark, ville adjacente à Manhattan dont il est originaire, Tosches me dira un peu plus tard, « mon pauvre ami, même la police ne fout plus les pieds dans cette ville. C'est devenu le résidu de tous les malfrats du New Jersey. De nuit, vous n'y passeriez pas cinq minutes sans vous faire dépouiller des pieds à la tête ». Pas de bar interlope donc mais un cours de tango à Cooper Square comme première escale d'un Big Apple en version Tosches.

Centre de danse Sandra Cameron, Cooper Square, 19 heures.

« Ma première leçon de tango fut la chose la plus excitante qui me soit arrivée depuis des lustres. Cela m'a permis de découvrir un monde entièrement

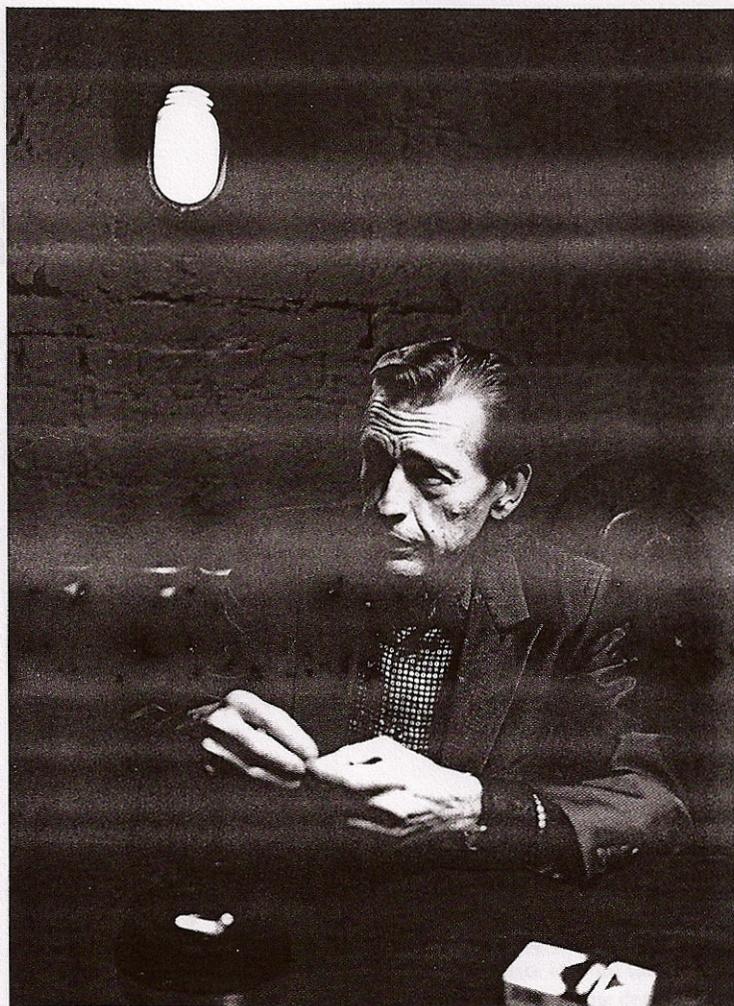
nouveau. A tel point que je comprends aujourd'hui des gens comme Robert Duvall, pour qui c'est devenu une passion à part entière, et qui passent leur temps à parcourir le monde pour l'assouvir. J'en ai pour un an de galère avant d'atteindre un niveau respectable, mais au bout du compte, je serai libre d'aller danser sur le tombeau de tous mes amis disparus. » Dans l'enceinte de l'immeuble où sont prodigués ces cours, j'observe Nick Tosches escamoter quelques pas de danse hésitants. Je m'amuse de ses regards inquiets dès lors qu'il se met à considérer la dextérité gracieuse de son professeur. Plus tard, je me rends à l'évidence. Une même tristesse traverse cette musique et hante le regard de l'écrivain. Qui ne se gêne pas pour confirmer. « A quoi voulez-vous que je me rattache aujourd'hui ? Tout ce que j'aimais a disparu, toutes les valeurs qui donnaient à ma vie un semblant de sens ne sont plus, et moi, je suis toujours là, à contempler les ravages du présent sur le déroulement de nos existences. » Ces valeurs sont en tout cas toujours au centre de ses écrits qui exhalent l'authenticité de destins enflammés dans l'instant présent, consumés par la force et le désir de cramer chaque jour comme s'il durait toute une année. Mais il n'y a pas que la fréquentation de l'excès ou l'ascèse qui s'ensuit qui magnétisent Nick Tosches. Certaines valeurs morales et humaines lui semblent à jamais disparues, putréfiées par l'appât irrésistible de l'argent ou de la sécurité. Ainsi cette loyauté entre hommes, cette parole donnée, cette absence de calcul dans l'acte. Une force d'âme flamboyante qu'incarne souvent dans ses fictions la figure emblématique de l'oncle gardien des traditions, bonnes ou mauvaises. « C'est vrai que cette figure existe dans mes romans ; dans mes essais, ce serait plus celle du mentor. Dans ma vie personnelle, je me souviens de mes oncles comme de personnages extraordinaires qui étaient les derniers représentants d'une époque révolue, que je préférais de loin à la nôtre. De cette époque où l'on pouvait tuer



un homme pour une question d'honneur et non pour un paquet de coke trafiquée. » Sans doute sa lubie du tango renvoie-t-elle à cet âge-là. Un âge où toute chose n'avait de valeur que pour ce qu'elle était et non pour ce qu'elle représentait. Comme si aujourd'hui, pour conserver un minimum d'authenticité et ne pas finir dilué dans de vaseux concepts de globalisation, il fallait s'éclipser du présent. De ce même principe a sans doute participé son envie d'étudier le latin médiéval alors qu'il atteignait l'âge de cinquante ans et passait l'anniversaire de son demi-siècle en prison. Deux ans plus tard, Tosches reçoit au Vatican le titre honorifique de docteur dans cette même discipline. Un pied de nez magnifique à ses détracteurs. Au même titre que son œuvre, qui est un rappel à l'ordre contre la perte de la culture au profit du « tout-consommable-tout jetable » ; du dernier livre à la mode comme du paquet de cornflakes en passant par la valise griffée hors de prix. Et ce n'est pas un hasard si l'écrivain aime tant s'en prendre au colonel Sanders (NDLR : personnage-clé de la société consumériste américaine qui eut la bonne idée d'inventer la chaîne Kentucky Fried Chicken). Dans *Confessions d'un chasseur d'opium**, Nick Tosches n'écrit-il pas : « Après des jours et des nuits d'errance passés à la recherche des palais du plaisir et des trous de l'enfer à Bangkok, je commence à m'apercevoir que le véritable dieu tutélaire de cette ville est le colonel Sanders - plus de deux cents Kentucky Fried Chicken en Thaïlande et pas une seule fumerie d'opium. » Le désastre donc ! Parce que l'opium, dans le fond, on s'en fiche. Mais le poulet du colonel Sanders lui en profite pour se faire la malle de son poulailler et gangrener le monde chaque jour un peu plus, avec en plus la bénédiction des bien-pensants. Lesquels nous gargarisent de slogans rassurant du type « bouffez du poulet tant que vous voulez, mais surtout, évitez de penser, on s'en charge pour vous ».

Un peu plus tard dans la soirée chez Da Silvano, restaurant italien, 6th Avenue.

« Hey ! Mister Nicky ! » C'est par ces mots persifleurs que nous accueille le taulier, Silvano en personne. Assis à déguster quelques huîtres et du vin blanc de Toscane, Nick Tosches enchaîne la danse et l'agape comme d'autres la nage et le vélo. « C'est tout ce pourquoi nous devons militer, un bon festin, de bons produits et une bonne discussion. Tous les types qui s'empêchent de profiter de ces plaisirs parce qu'ils les trouvent trop simples ou trop futiles le regrettent amèrement sur leur lit de mort et ça n'est pas moi qui irait pleurer sur leur bière. » Nick Tosches ne se défait jamais de son calme, ni de son air de contemplateur « inquiettoverti » et encore moins de sa voix toujours éraillée, brisée comme un esquif. Rien de plus normal à trois paquets de cigarettes la journée (un Camel sans filtre, deux Winston light). Cet apaisement, cette rage contenue dans l'œuvre est le parfait trompe-l'œil d'un Tosches pour qui la violence est un état de fait, presque une fatalité qui ne nécessite aucune justification. Pourquoi par exemple juger les mœurs de la Mafia si bien décryptées dans *Trinités* et *La religion des ratés*, quand finalement elles ne sont qu'un prolongement naturel de tendances bourgeoises plongeant vers l'endorment docile au lieu d'inciter à vivre ? « Je ne vois pas moins d'humanité ou d'honnêteté chez un mafieux que chez le patron d'une multinationale » se plaît à dire l'écrivain. D'ailleurs beaucoup de ses écrits mentionnent le rapport entre Bien et Mal sans jamais les opposer. Une façon plutôt lucide de mettre en exergue les faux-semblants de ceux qui prétendent avoir des scrupules alors qu'ils sont encore plus dénués de moralité que le plus minable des tueurs à gages...



« J'EN SUIS ARRIVÉ AUJOURD'HUI À LA CONCLUSION QUE LE PLUS GRAND ART EST DE VIVRE L'INSTANT PRÉSENT EN NE PENSANT À RIEN D'AUTRE. »

Guiboni, White Street, petit-déjeuner.

« Hollywood est le bordel du monde occidental. Je leur vends les droits de mes romans pour leur prendre de l'oseille, mais je me fous complètement de ce qu'ils en feront. De toute façon, s'y je m'y intéressais, je n'irais que de déception en déception. Donc autant m'économiser avec ce genre de désillusion. Que Martin Scorsese adapte pour le cinéma ma biographie de Dean Martin est une bonne chose. J'aime bien Marty. C'est un type intéressant. On a grandi avec le même genre de voisinage, on a les mêmes racines italiennes, mais franchement je ne comprends pas ce qu'il fout à tourner avec Leonardo Di Caprio. Ça sent vraiment la toile de jute poreuse ! Même De Niro s'est retiré du projet quand il a compris ce sur quoi ça allait déboucher. Et pourtant, dieu sait s'ils sont proches. Mais comme il fait un bon film pour un mauvais, peut-être que son adaptation de *Dino* donnera du bon. » Bon, le livre dont la traduction française sort en mai l'est incontestablement. Pour l'heure ce sont les *Confessions d'un chasseur d'opium* qui lui valent d'être à nouveau sous les feux de la rampe. A l'origine, un article qu'il écrivit pour le magazine américain *Vanity Fair*. Aujourd'hui, un livre-enquête toschisé sur la recherche des dernières fumeries d'opium. Au-delà de l'artificiel paradis, c'est de désagrégation insidieuse dont il est question ici, de celle qui nous mène vers le bûcher à force de succomber à l'immédiateté, aux sirènes du matérialisme et à la vacuité.

Manitoba's bar, Avenue B, East Village, 21 heures.

Tout East Village s'est donné rendez-vous dans ce bar de bras cassés pour assister à une lecture de Nick Tosches. Un genre qu'affectionnaient William Burroughs ou Hubert Selby Jr. avec qui d'ailleurs Tosches partage désormais un site Internet, exitwounds.com. Ambiance enfumée, mélodie en sous-sol. Je suis le seul à parler avec Nick, son batteur et sa violoniste. Ces derniers vont ce soir illustrer musicalement sa prestation, son « grand œuvre », *Dans la main de Dante*, écrit sur une petite île au large de la Sicile... Sortie aux Etats-Unis à la rentrée prochaine. Après le succès que lui réservèrent critiques et public pour sa

récente biographie de Sonny Liston, ce livre est attendu comme le dernier Pynchon. Pour l'heure la salle est calme, tendrement alcoolisée. Elle se drapait de silence lorsque Nick Tosches arrive sur scène pour déclamer ses textes. Il s'assoit sur un tabouret, figé comme une statue de cire, élégant comme un Napolitain se rendant au mariage de sa fille. Le public est médusé, complice ou crispé à l'écoute de ses phrases tranchées au scalpel. Aucune place ici pour les fioritures. Une prose comme de la poésie. Des phrases qui sonnent comme des vers. Juste de quoi se gargariser de l'immédiat. Une lecture qu'éclaire encore un peu plus ce dernier aveu de Tosches. « J'en suis arrivé aujourd'hui à la conclusion que le plus grand art est de vivre l'instant présent en ne pensant à rien d'autre. Tu vois, si tu manges une bonne purée, ce qui devient de plus en plus difficile à trouver, sauf chez Da Silvano, si tu en prends conscience pendant que tu la dégustes, alors tu passes l'un des moments les plus exquis de ta vie. Hors ce qui se produit aujourd'hui, c'est qu'on est de plus en plus déconnecté d'avec nous-mêmes. On s'enferme dans des schémas d'automates qui nous éloignent de plus en plus de l'être humain pour nous rapprocher inexorablement des machines. Une bonne partie du problème est là, non ? » Sans aucun doute. Et c'est aussi la raison pour laquelle les livres de Nick Tosches se lisent parfois comme des prières. Sans autre Dieu que soi-même.

*Nick Tosches, *Confessions d'un chasseur d'opium* (trad. de l'américain par Jean-Marc Mandosio) aux éditions Allia. Chez le même éditeur sont disponibles *Country* (trad. de l'américain par Julia Dorner) et *Héros oubliés du rock and roll* (trad. de l'américain par Jean-Marc Mandosio). A paraître en mai chez Rivages, *Dino* (trad. de Jean Esch). *The devil & Sonny Liston* ou *Night train* dans sa version anglaise, traduction française prévue pour l'automne prochain. Evidemment lire obligatoirement *Trinités* (trad. de l'américain par Elisabeth Guinsbourg) et *La religion des ratés* (trad. de l'américain par Jean Esch) chez Gallimard Folio.